

Jean-Pierre Lebrun

La Perversion ordinaire

Vivre ensemble sans autrui

essai

DENOËL

Extrait de la publication

La Perversion ordinaire

DU MÊME AUTEUR

- Il donc*, conversations avec Jean Oury, Paris, 10/18, 1978. Matrice, 1998.
- Monique*, Bruxelles, Jacques Antoine, 1987, rééd. sous le titre *Rien n'est plus secret qu'une existence féminine*, Erès, 2001.
- De la maladie médicale*, Bruxelles, De Boeck université, 1993.
- Un monde sans limite. Essai pour une clinique psychanalytique du social*, Erès, 1997.
- Les Désarrois nouveaux du sujet* (collectif), Erès, 2001.
- L'Homme sans gravité*, entretiens avec Charles Melman, Denoël, 2002. Folio, 2005.
- Avons-nous encore besoin d'un tiers* (collectif), Erès, 2005.
- Que serait un travail social qui ne serait ni théologique, ni politique?* (collectif), Éd. de l'Association lacanienne internationale, 2006.
- L'Avenir de la haine*, coll. Temps d'arrêt, ministère de la Communauté française de Belgique, 2006.

Jean-Pierre Lebrun

La Perversion ordinaire

Vivre ensemble sans autrui

DENOËL

Ouvrage publié sous la direction
de Renaud de Rochebrune

© *Éditions Denoël*, 2007

Extrait de la publication

À tous, Gaspard, Luz et Noémie.

« Je tiens à ce qu'on ne fabrique pas des théories, elles doivent vous tomber dessus dans la maison comme des invités inattendus, alors qu'on est occupé à des recherches de détail. »

SIGMUND FREUD

« Il faut que chaque psychanalyste réinvente, d'après ce qu'il a réussi à retirer du fait d'avoir été un temps psychanalysant, la façon dont la psychanalyse peut durer. »

JACQUES LACAN

« Je ne suis pas sûr d'*avoir raison*; je suis sûr que ça doit être *pensé*. »

JACQUES DERRIDA

Avant-propos

La question que pose ce livre, dans sa formulation générale, est très simple, même si oser l'affronter peut paraître hardi, voire d'une ambition démesurée : que nous arrive-t-il aujourd'hui dans nos « sociétés avancées » ? Apporter une réponse est évidemment beaucoup moins aisé. Rien que pour clarifier cette question, on se trouve face à une tâche éminemment complexe. Qui est ce « nous » ? S'agit-il des individus pris chacun séparément, des sujets ou de la collectivité elle-même ? Et qu'est-ce qu'un individu, un sujet, une collectivité ¹ ? Notre question initiale devient donc déjà : comment pouvons-nous interpréter les changements qui se produisent ces temps-ci dans nos sociétés dites avancées — concernant aussi bien, sans être exhaustif et dans le désordre, la technologie, le droit, la médecine, l'éducation, la culture, l'économie, la vie sexuelle — et quelles sont leurs conséquences sur les subjectivités ? Et même

1. À propos de la distinction entre individu et sujet, cf. l'introduction ci-après et le début du premier chapitre. Ceci dit, certains pourront d'emblée se demander pourquoi nous utiliserons de manière générique le terme de sujet comme s'il ne fallait pas distinguer, non seulement entre sujet et individu, mais aussi entre sujet du droit et sujet de la psychanalyse, sujet et moi, etc. C'est pourtant volontairement que nous maintenons l'ambiguïté qui, le lecteur le comprendra plus tard, est souvent utile à notre propos dans cet ouvrage.

avant cela : que sont les sociétés dites avancées ? Celles du monde occidental, bien sûr, que nous devons distinguer de celles des pays émergents ou qui aspirent à l'être, où les problèmes de survie se posent toujours comme prioritaires pour la majorité des habitants. Mais au-delà de cette distinction grossière, il faut bien convenir que l'expression recouvre un éventail particulièrement large de situations différentes et aujourd'hui en profonde transformation. Il suffirait d'évoquer les évolutions qui surviennent en Chine pour aboutir à cette interrogation : pourra-t-on encore considérer pendant longtemps ce qui se passe dans ce pays comme ne relevant pas, pour une bonne part, des mêmes problématiques que celles qui nous occupent chez nous ? Et on pourrait également se demander si la vie collective outre-Atlantique est organisée de la même façon qu'en Europe, si le rapport au religieux, par exemple, est le même aux États-Unis que chez nous. Ou si, à certains égards, la violence que l'on peut constater au Brésil et les réponses qu'elle suscite ne pourraient pas être lues comme anticipant ce qui est en train de nous arriver en Europe.

La complexité est aussi au rendez-vous, encore plus évidente, quand il s'agit de prendre la mesure de la confusion dans laquelle nous sommes pris la plupart du temps, ne serait-ce que pour identifier les conséquences de ce qui nous arrive. Ainsi, sur le terrain, la réalité semble de plus en plus éloignée des discours qui sont censés en rendre compte. Il suffit, par exemple, d'entrer dans une école pour entendre des propos qui ne laissent pas subsister de doute : quelque chose a lieu, ou a eu lieu, qui rend de plus en plus ardu le simple exercice de la scolarisation. Cela va de la difficulté d'attention chez les élèves dès qu'on se penche un certain temps sur une question au pur et simple décrochage scolaire de plus en plus fréquent, en passant par les violences verbales

— fût-ce par blogs interposés ou par « happy slapping¹ » — et les passages à l'acte quotidiens à l'égard des enseignants, l'absence de solidarité, quand ce n'est pas un conflit ouvert, entre parents et enseignants à l'occasion d'une quelconque sanction voire d'une simple notation négative, le refus courant dès le plus jeune âge d'accepter des consignes, la multiplicité des recours des uns et des autres rendant parfois impossible toute prise de décision... Tout cela, pourtant, parfois purement et simplement dénié sous la plume des experts, est bien souvent transformé en constat d'une évolution problématique signant une simple incapacité d'adaptation de nos mentalités au changement plutôt qu'une véritable difficulté. Résultat : l'analyse de cette situation concrète va souvent de pair avec l'incapacité d'en tirer une quelconque conséquence. Aucun jugement élaboré n'a plus vraiment droit de cité. Et si quelqu'un s'autorise à en porter un, c'est pour aussitôt se voir contredire par un avis opposé. La promotion du pluralisme, en soi bienvenu, conduit en effet fréquemment à ramener toute tentative de jugement à la pure et simple émission d'une opinion qui n'engage que son auteur, et cela quel qu'en soit le bien-fondé. S'ensuit une paralysie de toute action un tant soit peu concertée. Et un vif sentiment d'impuissance, qui ne peut qu'en résulter.

Faut-il ajouter que les responsables politiques sont eux-mêmes soumis à de tels aléas, ne serait-ce que parce qu'ils y sont contraints pour avoir quelque chance de rester en place ? Il s'avère de plus en plus difficile pour eux — si tant est qu'ils y prétendent encore — de tenir une orientation qui soit guidée par un programme et qui ne serait pas en phase avec l'opinion publique.

Nous n'allons pas simplifier la tâche du lecteur en

1. Agresser, filmer la scène avec son portable et la diffuser. Cf. à ce sujet D. Le Breton, « Je baffe donc je suis », *Libération*, 16 mai 2006.

précisant que c'est avant tout à la psychanalyse que nous nous référerons pour rendre compte de ce qui nous arrive. De cette discipline de plus de cent ans d'âge, aujourd'hui vivement contestée — notons quand même que la chose n'est pas nouvelle ! — tant par certains rapports dits scientifiques que par l'un ou l'autre « livre noir », que serions-nous encore en droit d'attendre ? Surtout à un moment où ses praticiens sont loin de manifester une quelconque unanimité sur les questions dites de société. Paraissant souvent plus conservateurs que la moyenne, ou alors, a contrario, d'emblée militants du « progrès », les psychanalystes semblent ne plus disposer d'un savoir qui pourrait venir unifier leurs points de vue. Au même titre que la majorité de leurs concitoyens, ils se trouvent eux aussi en proie à des opinions contradictoires qu'ils arrivent seulement à mieux faire passer pour éclairées.

C'est pourtant fort de telles références, disons freudolacaniennes, que nous allons proposer une lecture de ce qui nous arrive. D'abord, parce que c'est à partir de notre travail de psychanalyste — la cure restant la colonne vertébrale de celui-ci — que nous nous y autorisons. Ensuite, parce que la psychanalyse a toujours été, aussi, une théorie de l'appareil psychique et qu'il est donc possible de s'étayer sur celle-ci pour rendre compte de l'incidence des modifications de la vie collective sur la structure psychique des sujets. Enfin parce que la psychanalyse est, dans le même mouvement, une anthropologie¹ et que, à l'heure où la question se

1. Nous soutenons ceci — nous y reviendrons — malgré les réticences de certains de nos collègues qui récusent cette dimension, en s'appuyant, par exemple, sur le propos de Lacan qui répondait à des étudiants de la rue d'Ulm que « l'anthropologie ne pouvait aller plus loin que de faire de l'homme l'être parlant... or le sujet de l'inconscient est un être parlé ». (J. Lacan, « Réponses à des étudiants en philosophie sur l'objet de la psychanalyse », in *Cahiers pour l'analyse* n° 3, 1966, p. 12)

repose explicitement de savoir ce qu'est l'*humus humain*, ce qui caractérise la condition humaine, il n'est pas absurde de penser qu'elle puisse contribuer à sa remise à jour. Cela d'autant plus qu'on ne voit pas bien quelle autre discipline pourrait mettre en évidence ce qu'elle a fait émerger, à savoir le tribut que nous devons au fait d'être des animaux capables de parole, des *parl-êtres* comme les appelait Lacan.

Ajoutons encore, pour amplifier la complexité, que notre lecture des changements en cours se fait sur fond de polémique. Parmi les psychanalystes qui consentent à s'interroger, puisqu'ils ne considèrent pas que prêcher les bienfaits du progrès soit suffisant et satisfaisant, certains évoquent l'apparition de nouvelles pathologies et vont même — tel Charles Melman ¹ — jusqu'à annoncer l'émergence d'une *nouvelle économie psychique*. Ils en arriveraient — en arrivent selon d'autres — à laisser entendre que les néo-sujets ², « produits » de cette économie, sont inaptes à la cure analytique. D'autres — tels Pierre-Henri Castel ³, Frank Chaumon ⁴ ou Érik Porge ⁵ — contestent qu'on puisse observer un véritable changement clinique, ou le limitent à un changement affectant seulement « l'état de la demande ». Ils ramènent ce qui se passe à des changements d'appellation ⁶ tributaires de l'idéologie ambiante, récusant de ce

1. C. Melman, *L'Homme sans gravité*, entretiens avec Jean-Pierre Lebrun, Denoël, 2002.

2. Nous les appellerons de cette manière sans discuter pour le moment la pertinence de cette appellation. C'est dans la deuxième partie du livre qu'il sera répondu à la question que celle-ci pose bien évidemment.

3. P.-H. Castel, « Y a-t-il une "nouvelle économie" du psychisme et de la sexualité ? », in *Comprendre*, « La sexualité », n° 6, 2005.

4. F. Chaumon, *Lacan : la loi, le sujet et la jouissance*, Michalon, 2004.

5. É. Porge, *Transmettre la clinique psychanalytique : Freud, Lacan, aujourd'hui*, Érès, 2005.

6. Parfois aussi à de simples « faits de discours ». Mais alors l'argument pourrait se retourner contre eux, car les faits de discours, selon une lecture lacanienne, sont bien équivalents à des faits tout court.

fait toute véritable modification dans la structure du sujet. Ainsi, par exemple, la nervosité commune de l'enfant d'hier aurait été simplement recyclée avec l'enfant hyperkinétique d'aujourd'hui.

Nous tenterons pour notre part de frayer un chemin entre ces positions extrêmes. Non qu'il s'agisse de trouver le juste milieu, mais parce que l'important nous semble d'appréhender l'incidence effective sur la structure subjective des changements majeurs survenus dans nos sociétés — tels, par exemple, la fin du patriarcat ou encore la dissociation récemment obtenue entre jouissance sexuelle et reproduction. L'intérêt de cette démarche, c'est qu'elle implique de prendre en compte les faits de terrain indiscutables — il suffit de prêter l'oreille aux enseignant(e)s de maternelle pour entendre que les enfants tiennent réellement de moins en moins en place, qu'on les appelle nerveux ou hyperkinétiques. Autrement dit, elle empêche de se contenter de posséder le filet psychanalytique de la tradition freudienne ou lacanienne pour se croire à même d'attraper les faits cliniques, elle conduit à en rendre compte d'une telle manière que cela nous mette en mesure de mieux pouvoir les affronter.

C'est sur un tel chemin, pour le moins parsemé d'embûches de toutes sortes, que nous allons emmener le lecteur. Nous nous sommes efforcés d'explicitier au chapitre premier, dans les pages qui suivent l'introduction, les principaux concepts psychanalytiques auxquels nous nous référons pour que l'on puisse suivre des développements qui, sans cela, seraient peut-être inaccessibles. Nous lui demandons, en contrepartie, de faire l'effort de nous suivre dans des raisonnements et des considérations parfois très éloignés apparemment des questions que nous entendons traiter. Nous pensons que le bénéfice qu'il pourra personnellement en tirer sera à la hauteur de cet effort.

L'ouvrage débute par une introduction consacrée à *la crise de la légitimité* qui caractérise nos sociétés avancées. Ainsi, d'une certaine manière, l'ensemble de l'ouvrage est parcouru une première fois. La suite contiendra deux parties : une première, comprenant les quatre premiers chapitres, aborde le volet sociétal de la question, autrement dit la description et l'analyse des changements qui ont conduit à une véritable mutation du lien social ; une seconde, recouvrant les quatre derniers chapitres, décrit les effets de ces changements sur la subjectivité. Un chapitre charnière entre ces deux parties met en évidence la place stratégique de l'éducation, le lieu par excellence où se nouent lien social et subjectivité. Il ne restera alors plus qu'à conclure en évoquant *la nouvelle responsabilité du sujet*, à laquelle invite notre lecture de ce qui nous arrive dans nos sociétés.

Ultime remarque : certains penseront peut-être qu'il aurait fallu inverser le plan de l'ouvrage, que nous aurions dû partir de la clinique pour, ensuite, nous demander comment nous pouvions l'entendre, interpréter son évolution. Nous avons pensé que notre propos n'y aurait pas gagné ici en intelligibilité. Mais c'est en fait ce que nous avons bel et bien fait ces dernières années, dans le concret de notre démarche. Cela d'autant plus que, comme nous le disons souvent à nos interlocuteurs, nous travaillons en province, et même dans la province de Bruxelles qui peut elle-même être dite la province de Paris. Nous avons donc dû nous confronter à une pratique qui était et reste toujours, pour une bonne part, celle du tout-venant, et pas seulement celle de la demande « classique » d'analyse. Cette position, hier relativement peu fréquente, évoque celle à laquelle renvoie ce qualificatif que s'octroie une amie et collègue parisienne lorsqu'elle prétend être « une

psychanalyste de quartier ». Pratiquer ainsi la psychanalyse, c'est, certes, avoir affaire à un alliage où sans doute le cuivre est davantage présent que l'or¹. Mais ce que nous avons par là même assumé depuis une trentaine d'années nous a paradoxalement permis d'anticiper le genre de demandes nouvelles qui arrivent aujourd'hui communément au cabinet de l'analyste et nous contraint, depuis belle lurette, à nous laisser questionner par ces « cas ». C'est donc aussi ce trajet personnel qui sous-tend ce dont nous avons essayé de rendre compte dans ce livre.

1. Renvoi ici évidemment au texte où Freud rappelle que « tout porte à croire que, vu l'application massive de notre thérapeutique, nous serons obligés de mêler à l'or pur de la psychanalyse une quantité considérable du plomb de la suggestion directe ». Cf. « Les voies nouvelles de la thérapeutique analytique », in S. Freud, *La technique psychanalytique*, PUF, 1967, p. 141. Curieusement, la traduction française parle de plomb là où le texte allemand parle de cuivre, or il est connu de l'orfèvre que c'est précisément le cuivre qui fait facilement alliage avec l'or et non le plomb ! Merci à Patrick De Neuter d'avoir attiré notre attention sur cette manière de... plomber la traduction du texte freudien.

Introduction

Quand les parents ne savent plus dire non !

Nous partirons d'un fait clinique apparemment anodin mais pourtant très révélateur de ce que nous pourrions appeler une crise de civilisation. Il est apparu depuis une vingtaine d'années une véritable difficulté pour beaucoup de parents : dire « non ! » à leurs enfants. Ce symptôme est devenu suffisamment fréquent pour qu'il soit aujourd'hui considéré comme lié au fonctionnement du social, même s'il a toujours existé, bien sûr, à l'état isolé.

Nous ne l'interpréterons pas comme révélant un délitement de l'autorité, pas plus que comme déterminé par la croissance explosive des sollicitations à la consommation qu'exerce notre société, bien que ces interprétations aient par ailleurs toute leur pertinence. Nous pouvons lire en revanche l'essor de cette difficulté comme la conséquence d'une crise inédite de la légitimité. Il n'y a en effet pas de traces dans l'Histoire d'une génération de parents qui ne se reconnaissent pas la légitimité de pouvoir — et même de devoir — signifier des interdictions à leurs enfants. Aujourd'hui, comme nous le savons, beaucoup de parents se sentent même obligés d'être toujours en mesure de répondre à leurs demandes, et l'argument qu'ils finissent par donner au clinicien pour

justifier leur comportement est que leur enfant, sinon, risque de ne plus les aimer. Bien sûr, il a toujours été convenu que les parents devaient se faire aimer de leurs enfants, qu'il ne convenait pas qu'ils soient sans cesse en train de les soumettre, de les punir. Mais l'objectif premier des parents n'était nullement d'être aimés de leurs enfants. La tâche de les éduquer était première; et il leur suffisait de doser leurs interventions pour qu'ils ne se fassent pas détester par leur progéniture. Aujourd'hui, l'objectif numéro un semble devenu, pour certains parents en tout cas, d'être aimés de leurs enfants, et ceci change considérablement la donne. De ce fait, ils ne veulent plus risquer le désamour et sont prêts à céder sur la plupart de leurs exigences pour ne pas mettre le lien en péril. Ils donnent ainsi un sérieux avantage — comme on le dit en tennis — à leurs enfants : ceux-ci sont comme invités à en profiter pour faire l'économie d'avoir à renoncer à leur toute-puissance infantile, d'avoir à assumer leur devoir de grandir.

Tout ceci pourra bien sûr être contesté. Ce qui ne peut l'être, c'est que le phénomène a été estimé suffisamment important par les pouvoirs publics pour qu'ils pensent devoir mettre sur pied un système de soutien à la parentalité¹. Nous sommes dès lors en droit de nous poser la question : d'où vient ce renversement, d'où vient cette invention de notre société qui consiste à contraindre certains parents à suivre des formations pour être à la hauteur d'une tâche multimillénaire ? On serait tenté d'ironiser un peu et de demander comment il se fait que depuis que l'humanité existe, on n'y ait pas

1. Le journal belge *La Libre Belgique* s'étonnait récemment de ce que le nombre de plaintes déposées par des parents dans les commissariats de police à la suite de frondes des enfants est en hausse ces temps-ci de 13 % par an ! Cf. « La police, refuge de parents dépassés », *La Libre Belgique*, 23 janvier 2006.

Des changements majeurs, accélérés par divers progrès techniques, ont mis à l'épreuve tous les repères jusqu'ici les plus stables dans la vie en société: le mariage, la procréation, les rapports entre les générations, la différence des sexes, l'éducation, l'autorité dans la famille, à l'école et dans toute la vie collective, le passage à l'âge adulte, etc. L'équilibre psychique des individus – leur subjectivité – s'en retrouve modifié d'une manière inédite dans l'histoire de l'humanité. C'est à une réelle mutation du lien social qu'on assiste.

Parmi les conséquences majeures de ce phénomène, on peut notamment repérer la prévalence accordée à la jouissance par rapport au désir, le rejet de la nécessité de se confronter à la dimension de la perte, le refus du recours au tiers au profit des simples situations duelles, l'illusion d'une nouvelle autonomie subjective et même une tentative, en fin de compte, de vivre ensemble sans autrui. On peut voir là à l'œuvre un fonctionnement psychique fondé sur un mécanisme – le déni – que Freud considérait central dans la perversion.

Sommes-nous donc tous en train de devenir pervers? Certainement pas si l'on veut parler du renversement du rapport à la Loi que l'on constate chez Sade ou Sacher-Masoch. Mais les évolutions en cours nous invitent à adopter des comportements qui relèvent de ce qu'on pourrait appeler une « perversion ordinaire », propre à notre époque, qui vient se substituer en partie à la « névrose ordinaire » d'hier.

Jean-Pierre Lebrun, psychiatre et psychanalyste,
ancien président de l'Association freudienne internationale,
est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Un monde sans
limite* (Érès, 1997) et, en collaboration avec
Charles Melman, *L'Homme sans gravité*
(Denoël, 2002).

MÉDIATIONS
www.denoel.fr

B25924.0  01.07
ISBN 978-2-20725924-5

